

Avec le roman Grands Cœurs, les élèves apprenaient le patriotisme et les valeurs morales

écrit par Jules Ferry | 7 janvier 2020



France, 2020...

Momo ou Abdel ne se battraient pas pour la France...

C'est ce qu'ils clament haut et fort sur Twitter (on l'avait un peu compris avec le fleurissement des drapeaux algériens récemment).

Il fut pourtant un temps où le patriotisme était une valeur reconnue et transmise.

Oui, très étonnant, il fut un temps où les adultes n'enseignaient pas aux enfants la honte d'être Français !



Tsipora @Tsipora777 · 4 janv.

Pour prendre l'oseille de la France 🇫🇷 ça marche, mais pour se battre pour elle, il n'y a plus personne ? 🤔

Maria 🇫🇷 J-1 🤔 @fatimapvris

Si la France participe wlh je me taille au bled j'ai pas que sa a faire me battre pour un pays qui a combattu contre l'Algérie. LOL
twitter.com/Mohamed_Bfg/st...

💬 46

↻ 162

❤️ 340

Grands Cœurs : 1886

Joyau de la littérature enfantine italienne, publié en 1886 Par Edmond De Amicis (1846-1908) sous le titre *Cuore*, *Grands Cœurs* fut traduit par Adrienne Piazzzi en 1892 pour sa publication par Delagrave: **il rencontra aussitôt l'assentiment du public français comme l'attestent ses trente-six rééditions jusqu'en 1962!**

Rédigé dans le contexte postérieur au Risorgimento, mouvement nationaliste pour l'unité de l'Italie, *Grands Cœurs* témoigne des préoccupations sociales et politiques de son auteur.

Son aspect emblématique, son rôle fondamental dans l'éducation populaire italienne, ses valeurs morales récurrentes du travail, de la famille et de la patrie nous autorisent à le mettre en parallèle avec [**Le Tour de la France par deux enfants**](#), de G. Bruno.

L'histoire met en scène Enrico, jeune Turinois de 10 ans en classe du cours moyen, qui tient un journal durant l'année scolaire 1881-1882.

De la rentrée scolaire du 17 octobre (« La rentrée») au jour des grandes vacances le 10 juillet (« Adieu! »), l'enfant décline tout ce qui se passe dans cette école du centre-ville.

Le journal est découpé en dix chapitres, lesquels sont divisés en une dizaine de récits environ qui scandent la vie quotidienne d'Enrico et de ses camarades à l'aune d'une moralité toujours très présente.

Mais c'est aussi l'occasion pour l'auteur, à travers les « récits du mois », d'évoquer quelques hauts faits puisés dans l'épopée encore vivace des luttes pour l'indépendance.

De même, le jeune héros nous permet de découvrir les provinces italiennes, d'une manière toute autre que Julien et André, nos jeunes guides du *Tour de la France*...

Reste que l'analogie entre ces deux romans scolaires est bien réelle, comme le souligne Odile Roynette :

«Au même titre que Le Tour de la France par deux enfants paru en 1877 et auquel il peut être à juste titre comparé, Le livre Grands Cœurs développe une véritable religion de la patrie. Toutefois, ce patriotisme national, sans doute parce qu'il ne s'appuie ni sur une défaite ni sur l'amputation d'une partie du territoire, n'a pas le caractère âpre et revanchard de son équivalent français et se caractérise davantage par un humanisme abstrait et généreux exempt des connotations nationalistes auquel l'ouvrage de G. Bruno n'est pas entièrement étranger [...].»

Dès lors, on comprend pourquoi l'Instruction publique de France n'hésita guère à proposer cet ouvrage à ses écoliers.

Malgré la version calamiteuse de Piazzzi, son lettrage minuscule et les illustrations académiques de Raoul de La Nézière, l'ouvrage connut dans nos écoles un sort enviable.

Pour en goûter toute la saveur, il est néanmoins vivement conseillé de le lire dans une nouvelle et splendide traduction.

Il est toujours temps, pour nos écoliers

d'aujourd'hui, d'apprécier enfin à sa juste valeur cet incontournable récit de la littérature enfantine

Sur la nouvelle traduction :

« Sans doute est-ce la conjonction entre l'intérêt que suscite la question de l'instruction élémentaire et l'investissement des Italiens dans les thèmes et les figures patriotiques qui explique l'extraordinaire succès d'un texte vendu au début des années vingt à plus d'un million d'exemplaires et maintes fois traduit.

Au-delà d'un moralisme conventionnel et désuet, injustement réduit par Umberto Eco dans deux textes traduits en annexe, Éloge de Franti et Franti strikes again, à un message réactionnaire et nationaliste, le texte de De Amicis possède non seulement une beauté formelle mais encore un pouvoir de contestation, notamment lorsqu'il souligne la souffrance morale et physique engendrée par la guerre, **qui hisse le Livre Cœur au rang de chef-d'œuvre de la littérature italienne délaissé depuis les années soixante et que cette édition nous permet aujourd'hui de redécouvrir ».**

<https://journals.openedition.org/rh19/448>

Edmondo DE AMICIS, *Le Livre Cœur*, traduction de Piero Caracciolo, Marielle Macé, Lucie Marignac et Gilles Pécout, notes et postface de Gilles Pécout suivi de deux essais d'Umberto Eco

Paris, Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2001, 490 p.

Edition originale : le livre est disponible ici [merci Lucien pour l'idée !] :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65772822.texteImage>

— Malédiction! » s'écria l'officier en accourant.

L'enfant s'abattit le dos contre terre et resta étendu, les bras en croix. Un filet de sang s'échappait de sa poitrine. Le brigadier et deux soldats sautèrent de cheval, tandis que l'officier se penchait sur l'enfant et ouvrait sa chemise. La balle était entrée dans le poumon gauche. « Il est mort! » s'écria l'officier. — Non, il vit! reprit le brigadier. — Ah! le pauvre enfant, le brave enfant! dit l'officier, courage! courage! »

Mais pendant qu'il lui disait : Courage! et appuyait son mouchoir sur la blessure de l'enfant, celui-ci ouvrit démesurément ses yeux, qui restèrent fixes, et sa tête retomba inerte. Il était mort.

L'officier pâlit et contempla un moment l'enfant étendu sur l'herbe. Il se releva ensuite, le regarda encore, tandis que quelques-uns de ses hommes restaient immobiles à ses côtés. Les autres soldats étaient tournés du côté de l'ennemi.

« Pauvre enfant, répéta tristement l'officier, pauvre et courageux enfant! »

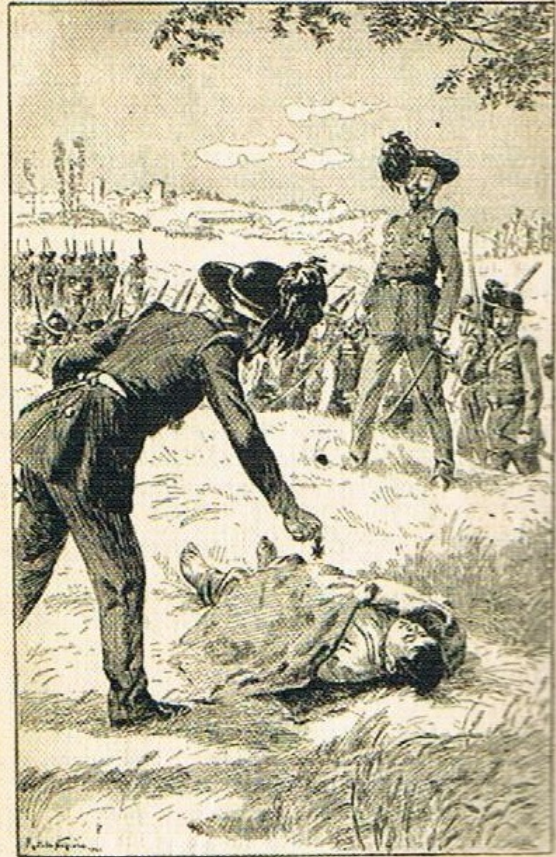
S'approchant alors de la maison, il enleva de la fenêtre le drapeau tricolore, et l'étendit comme un linceul sur le petit mort, laissant son visage à découvert. Le brigadier ramassa et posa auprès de lui ses souliers, sa casquette, son bâton inachevé, son couteau...

L'officier demeura un moment silencieux, puis se tournant vers le brigadier :

« Nous l'enverrons chercher par l'ambulance, dit-il, il est mort en soldat, ce sont les soldats qui l'enseveliront. »

Cela dit, il envoya de la main un baiser au petit mort et cria : « A cheval! »

Les soldats remontèrent en selle, et le peloton continua son chemin.



Un officier lui jeta sa médaille de la Valeur militaire.

Son père le prit par le bras et le poussa tout contre Betti, de façon qu'ils se touchassent presque :

« Demande-lui pardon, » dit-il.

Le charbonnier voulut s'interposer en disant : « Non, non, » mais le gentilhomme n'en tint pas compte et répéta à Carlo :

« Demande-lui pardon. Répète mes paroles : « Je te demande pardon, Betti, du mot injurieux, insensé, que j'ai prononcé contre ton père, auquel le mien est fier de serrer la main. »

Le charbonnier fit un geste de vive opposition, mais M. Nobis ne s'y arrêta pas, et son fils dut s'exécuter en disant à voix basse, sans oser lever les yeux de terre, les paroles que son père lui répétait une à une.

M. Nobis tendit alors sa main au charbonnier, qui la lui serra avec force, et poussa ensuite son fils dans les bras de Carlo Nobis.

« Faites-moi la faveur de les mettre l'un à côté de l'autre, » dit le comte en s'adressant au professeur.

M. Perboni mit Betti sur le banc de Carlo. Quand ils furent placés, M. Nobis salua et sortit.

Le charbonnier resta quelques moments indécis, contempla les deux enfants réunis, puis s'approcha du banc, regarda Nobis avec une expression de sympathie et de regret. Sans rien dire, il allongea la main pour le caresser ; mais, n'osant le faire, il lui effleura seulement le front de ses gros doigts et disparut.

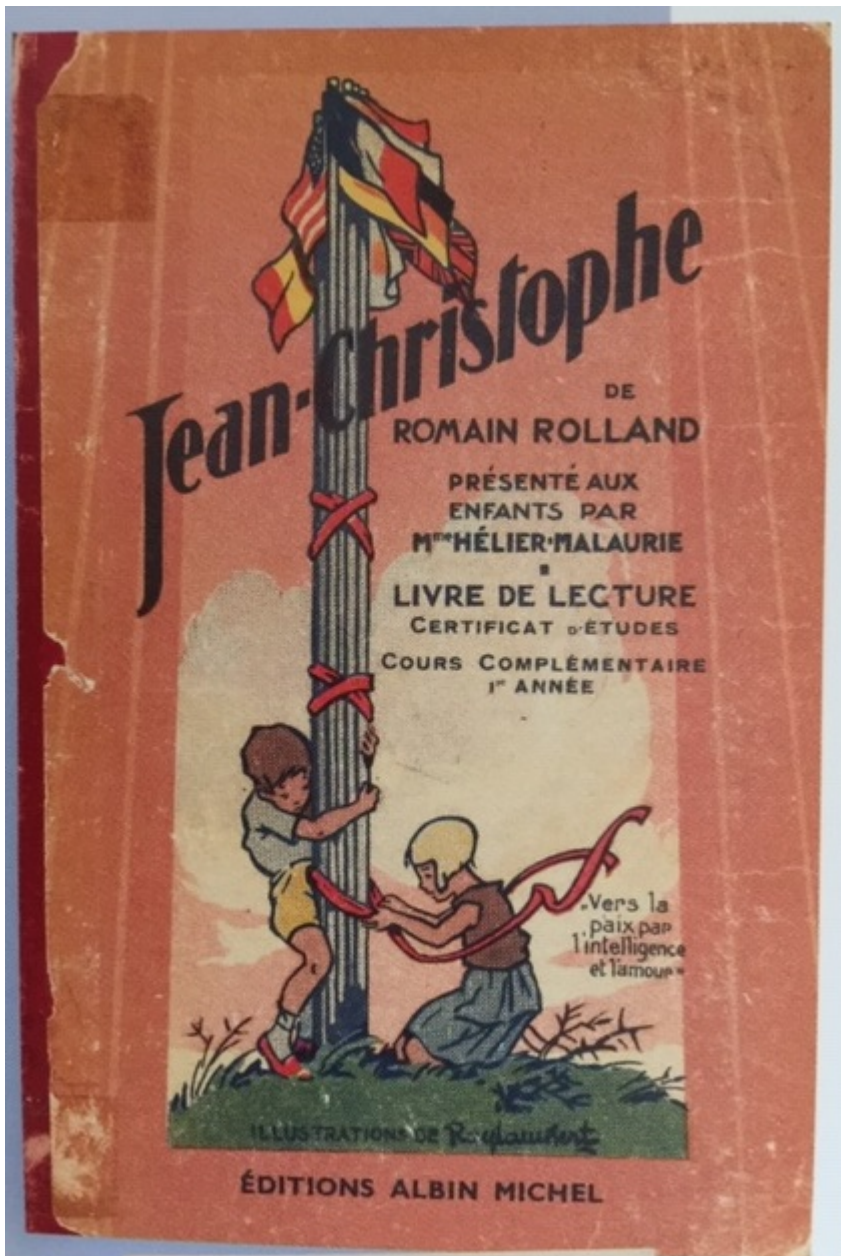
« Souvenez-vous, mes enfants, de ce que vous venez de voir, nous dit le professeur : c'est la plus belle leçon de l'année. »



M. Nobis tendit alors la main au charbonnier.

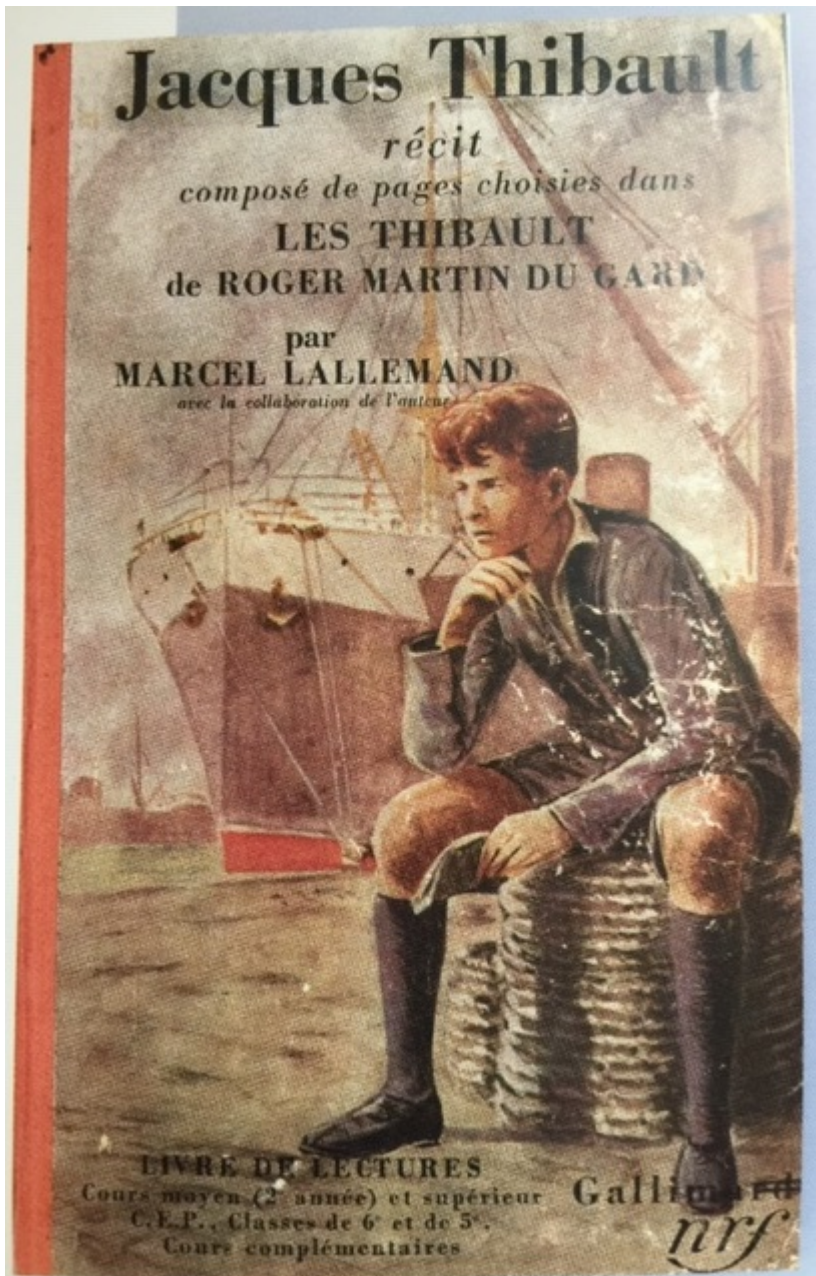
L'occasion nous est donnée d'évoquer -et d'offrir pour confrontation, deux autres romans à destination des enfants.

Jean-Christophe



Inaugurant le roman-fleuve avec Jean-Christophe, Romain Rolland déploie sur dix volumes l'une des plus vastes épopées de la littérature contemporaine. Roman initiatique par excellence, il raconte la quête existentielle de Jean-Christophe Krafft, musicien qui traverse une série d'épreuves avant d'atteindre la sérénité et l'harmonie, confondant enfin son être avec le rythme de la Vie universelle.

Jacques Thibault



S'engouffrant dans la brèche ouverte par Romain Rolland, Roger Martin du Gard (1881-1958) publiait à son tour le roman-fleuve *Les Thibault*, ouvrage qu'il commença en 1920 pour le terminer vingt ans plus tard.

Des *Cahiers gris*, premier volume publié en 1922, à l'*Épilogue* de 1940, nous suivons l'histoire de deux frères, Jacques et Antoine, plongés dans les tourments de l'Histoire de 1905 à 1918, au fil des huit volumes s'inscrivant résolument dans un genre littéraire amorcé par Tolstoï.

Cette vaste chronique nous raconte la vie de deux frères issus d'une famille bourgeoise et que la Première Guerre

mondiale va profondément séparer. Brillant étudiant en médecine, interne aux hôpitaux de Paris, dévoué aux autres et de tempérament plutôt conservateur, Antoine, rainé, se consacre entièrement à sa carrière. Jacques, quant à lui, est un écorché vif, un rebelle qui n'en finit pas d'en découdre avec une société dont il condamne l'injustice profonde. Emporté dans une épopée imprégnée de fatalité où l'issue tragique se pressent très vite, le lecteur assiste aux destins opposés d'Antoine et de Jacques Thibault.

Article inspiré de l'ouvrage de Noël Coret, *Sur nos pupitres d'écoliers, des livres de lecture, 2006*. Photos tirées des éditions originales.